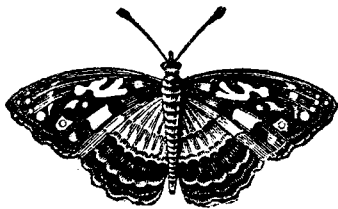


Ce Journal paraît les Mardis et Samedis. Le prix de l'Abonnement est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne chez MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n° 9; Bonnard et Royer-Dupré, papetiers, rue Romarin, n. 1; M<sup>lle</sup> Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.



# LE PAPIERON,

JOURNAL DES DAMES,

DES SALONS, DES ARTS, DE LA LITTÉRATURE, DES THÉÂTRES ET DES MODES,

Rédigé par une Société d'Hommes du monde, d'Artistes et de Gens de lettres.

## UNE EXCURSION EN BRESSE.

(DEUXIÈME LETTRE.)

Je reprends, mon amie, la description du pays qui m'entoure, vu de la petite terrasse de la maison où j'habite avec cet ami, ce jeune poète, dont les fables vous ont fait rêver quelquefois.

A ma droite, au couchant, s'élève *Montaux*, large au sommet et dont la base rétrécie vient finir en entonnoir dans une vallée parée de ruisseaux; coteau gracieux et riant, coupé par mille haies couvertes de fleurs : le lilas qui commence à blanchir et à s'éteindre, comme une tête de vieillard; l'aubépine à l'odeur suave; le troène à la fleur pyramidale, et le genêt vert, aux bouquets jaunes, qui annonce le voisinage de la Bresse. Coteau où passent sans cesse la bêche et la charrue, où rien n'est en friche, où le pré blanchi de marguerites, la vigne aux pampres d'un vert léger, le froment éclairci et le trèfle foncé délassent le regard par leurs nuances variées. Chaque moisson qui mûrit a son aspect particulier, sa teinte à part, et l'on dirait d'un immense parterre où les fleurs aux mille nuances semblent disputer de beauté; sous le vent qui les courbe. A gauche de *Montaux*, le sommet couronné d'arbres, *Rigneux* avec son clocher pointu, se dresse semblable à une pyramide renversée, le cô-

teau de la *Croisette* et la montagne de *Fétan*, venant par une pente rapide, se joindre à sa base. Il borne de ce côté l'horizon rapproché derrière lequel je peux voir se coucher le soleil, rouge des feux du soir, et long-temps encore projeter dans l'air sa lueur d'incendie, ou, traversant le nuage noir qui découpe ses rayons, renvoyer dans l'espace une teinte brillante et argentée sur laquelle se dessinent les chênes de la montagne.

Entre ce coteau et la montagne de *Fétan* coule la *Toison*, qui vient passer à quelques pas de moi, et que pourtant je ne verrai qu'en hiver, cachée qu'elle est aujourd'hui par l'épais feuillage des vernes et des peupliers dont les mille détours indiquent le ruisseau; j'entends ses eaux tomber sur les roues du petit moulin qui dessine son toit rougeâtre au travers des arbres.

Nous avons suivi ce matin les sinuosités de la rivière; je connais peu de sites qui portent à l'âme plus de poésie et de volupté. Ce n'est point ce délire de grandes idées; ces hautes cascades; ces larges fentes de rochers à pic sous lesquels on se trouve si petit, qui vous émeuvent, vous brisent, vous font tourbillonner d'horreurs en beautés et de surprises en plaisirs, vous arrachent des larmes et les sèchent. Vous vivez là, beaucoup, mais trop vite; heureux le poète qui peut peindre tout ce qu'il y a senti. J'ai vu bien des

auteurs s'égarer à le suivre ; vous connaissez comme moi cette jeune femme qui, jalouse de s'inspirer de grandes pensées, à défaut de ces magnifiques points de vue, venait, sur des pierres sépulcrales, chercher une ame qui lui manquait ; pauvre fille, quels vers et quelle tête !

Triste fleur qui tombe  
 Sans se relever,  
 Auprès d'une tombe  
 Elle vient rêver.  
 De la terre molle  
 Qui couvre les morts,  
 Elle court en folle  
 Exhumer les corps.  
 Un sang noir ruisselle  
 Sous ses doigts bien blancs,  
 Et son corps chancelle  
 Sur ses pieds tremblans.  
 La douleur qui navre  
 Eteint son regard,  
 Et sur un cadavre  
 Court son œil hagard.  
 Sa bouche livide  
 Tremble sur sa main,  
 Et s'humecte avide  
 Dans un crâne humain.

Sybille en délire,  
 Qui voudrais charmer ;  
 Tu feras sourire  
 Et non pas aimer ;  
 Toi, fraîche et jolie  
 Ecoute ton cœur,  
 Chante, en ta folie,  
 Des airs de bonheur.  
 A creuser la terre  
 La main s'enlaidit,  
 Et sur une pierre  
 L'ame refroidit ;  
 Des tombeaux qu'on fouille  
 Sort un air malin,  
 Et leur fange souille  
 La robe de lin.

( La suite à un prochain Numéro. )

**AH !!!**

Le Bugey est un bien vilain pays, mais il ne laisse pas que de produire de temps en temps quelques jolies filles, qui, comme partout ailleurs, raffolent des jeunes garçons !

A ce sujet un de mes amis me racontait hier l'anecdote suivante :

Louise avait pour amans deux grands garçons qui l'aimaient comme deux fous, et qui tous deux possédaient son cœur ! l'un, nommé Georges, avait un petit champ au milieu duquel était assise une petite chaumière entourée d'arbres bien verts ; l'autre tenait un emploi du roi, il était garde-champêtre. Louise qui, dans son ardeur, aurait voulu les épouser tous deux, si c'eût été possible, balança long-temps entre la propriété foncière et la magistrature amovible ; mais enfin Georges l'emporta, et le garde-champêtre humilié, jura de se venger.

Les deux jeunes époux profitaient on ne peut mieux de leur lune de miel, quand la misère vint les surprendre avec l'impôt qu'il ne purent payer, parce que durant la nuit les renards avaient mangé leurs poules, les lièvres leurs choux, et les sangliers dévasté leur petit champ de blé.

Georges, pensant que son ancien rival était sans rancune, alla lui faire sa réclamation ; mais ce dernier sourit dans sa barbe, et lui répondit d'un ton administratif, que son devoir était de surveiller les chasseurs et non le gibier ! Georges ne trouva rien à objecter à cet argument, et se rendit, au village voisin, chez un gros propriétaire-électeur, qui le faisait travailler quelquefois, pour lui faire part de sa malheureuse démarche. L'électeur le consola et lui promit d'en écrire à son député. George lui serra la main avec une grande expression de reconnaissance, puis, joyeux, il reprit le chemin de sa chaumière en bénissant déjà son bienfaiteur !

Dès ce jour sa femme et lui se croyant déchargés d'impôts, ne pensèrent plus qu'à s'aimer et à ne pas mourir de faim !

Au bout de quelque temps, un officier civil vint, de par le roi, signifier à Georges qu'il eût à payer, dans le délai de la loi, le trimestre arriéré, et l'impôt personnel nouvellement voté, sous peine de saisie et vente forcée de ses biens meubles et immeubles. Le rouge lui monta un moment à la figure ; mais pensant, avec raison, que ce serait peine inutile de se fâcher, il se contenta de répondre qu'il n'avait qu'une femme, une cruche et deux écuelles de bois pour tous meubles ; et que quant à sa chaumière et à son petit champ c'était choses de si mince valeur, et si mal situées que personne n'en voudrait à quel prix que ce fût. Cela dit, il envoya au diable, l'officier civil, l'électeur et l'élu. J'en aurais fait tout autant, moi !

Quelques jours se passèrent sans nouvel incident ; mais un matin qu'il sortait de sa chaumière pour aller à l'ouvrage, il vit venir à lui un homme tout habillé de noir, et il s'arrêta ; car, pour beaucoup de gens, ce costume est de mauvais augure. C'était justement encore un officier civil qui venait lui signifier, mais cette fois à la requête de son bienfaiteur, qu'il eût à déguerpir, dans les vingt-quatre heures, de la propriété dont ce dernier était resté adjudicataire.

Cette fois Georges lui rit au nez, et le traita de fou; puis il courut chez l'électeur qui, pour le convaincre, fut obligé de lui montrer l'expédition, dûment en forme, du jugement d'adjudication.

A cette vue, Georges tomba des nues; il sortit en jurant comme un possédé et en se tordant les bras de désespoir. Arrivé sur le pic d'une roche escarpée, la tête penchée, les bras pendans et les mains jointes, il réfléchit... plongea son regard dans l'abîme qui se déroulait sous ses pieds, et sourit; mais de ce sourire infernal qui nous fait trembler!... Il fit un signe de croix, balbutia quelques mots et recula pour prendre son élan!...

Ne craignez rien, mes amis, une pierre se trouva là sous ses pieds qui le fit trébucher, et, en reprenant son équilibre, il leva, par hasard, les yeux sur la colline où il vit une petite chaumière ombragée d'arbres touffus. C'était son château à lui, pauvre Georges... Son château qu'il fallait quitter. A la vue de ce monument, témoin de son bonheur d'un jour, où l'attendait peut-être son épouse éplorée, pauvre, malheureuse, mais si jeune, si fraîche, il se prit à pleurer et continua son chemin.

Quand il mit le pied sur le seuil de sa porte il était tout joyeux. C'est qu'il allait revoir sa bonne Louise, la serrer dans ses bras, la consoler, lui inconsolable, puis partir avec elle pour un pays moins funeste.

Il poussa doucement la porte et recula en s'écriant : AH!...

Le chapeau du garde champêtre gisait sur la table, et sa femme, sa femme qu'il aimait tant, recevait un baiser de son rival!..

Il ne put articuler un seul mot; mais il s'approcha du fonctionnaire public qu'il aida à se relever en lui appuyant, avec force, son pied dans les reins; il allait recidiver, quand l'offensé, tirant de son fourreau son briquet innocent, le lui plongea dans la poitrine, et Georges tomba baigné dans son sang... A cette vue, Louise poussa un cri horrible qui fit trembler l'assassin; elle se jeta sur lui, comme une furie, en criant au meurtre. Celui-ci croyant entendre venir quelqu'un la repoussa si violemment, qu'il l'envoya se briser la tête contre la cheminée; puis ne voyant venir personne, il se rassura, reprit son chapeau, essuya son sabre sur la paille, le remit dans son fourreau, et sortit en sifflant l'air :

Partant pour la Syrie!...

Trois jours s'étaient écoulés sans que Georges eût paru au village; on pensa que sa femme et lui avaient quitté le pays. Le garde-champêtre assura même les avoir vus sur la route de Genève, le bâton à la main, et le sac sur le dos.

Alors le bon bourgeois se disposa à aller visiter sa nouvelle propriété. Arrivé sur la roche où, trois jours plus tôt, Georges s'était arrêté, il trouva les restes d'un

cadavre qui avait été dévoré. Cela lui causa quelque dégoût; mais comme il n'avait aucun soupçon il continua son chemin. Encore à une petite distance de la chaumière, il prêta l'oreille et crut entendre quelque bruit. Le garde en a menti, se dit-il! puis il s'avança. La porte se trouvait ouverte, et cela le confirma dans son idée; pensant à ce qu'il allait dire, il mit le pied sur le seuil de la porte et leva les yeux. Horreur!!! Deux loups affamés se partageaient un corps humain; une tête de femme roula à ses pieds!..

Rapide comme l'éclair il reprit son chemin; en arrivant chez lui il se mit à table, fit un bon dîner pour se distraire de son émotion, puis il se dit : grâce à ma nouvelle propriété, je suis éligible!

La nuit fut sombre et terrible, un peuplier qui, la veille, se balançait au dessus du clocher du village, gisait en éclats sur la terre; les toits étaient noirs et rougeâtres, comme ils le sont après un violent orage; les chemins étaient comblés et la chaumière avait disparu! un large fossé creusé par le torrent en occupait la place... Il n'était plus éligible!

Joannès C.

### La Fille du Roi.

Avec tes blonds et beaux cheveux,  
Tes blanches mains et tes beaux yeux,  
Te taille élégante et légère,  
Et ta grâce naïve et fière,  
Mon ange, la Fille du roi  
N'est pas aussi belle que toi.

Des mères tu fais les désirs;  
Tu donnes les plus doux plaisirs,  
A la tienne qui te caresse  
Et qui jouit de ta tendresse;  
Mon ange, la Fille du roi  
N'est point aimable comme toi.

Chacun admire les accords  
Dont tu déroules les trésors,  
Lorsque, à l'exemple de ta mère,  
Tu modules ta voix légère;  
Mon ange, la Fille du roi  
Ne chante pas si bien que toi.

Que j'aime la jeune douleur  
Que sait t'inspirer le malheur;  
Lorsque ta main tendre et pieuse  
Par la pitié te rend heureuse,  
Mon ange, la Fille du roi  
N'est pas aussi bonne que toi.

P. DE GEMBLOND.

## THÉÂTRES.

Mercredi dernier, on avait annoncé aux Célestins *Bertrand et Suzette*, vaudeville dans lequel M. Berger devait remplir le rôle du vieux soldat. A l'entrée de cet acteur des sifflets prolongés se sont fait entendre, et on a demandé Prudent. Le tumulte a été si grand que l'on a été obligé de baisser le rideau et de passer à la pièce qui devait terminer le spectacle. Quand elle a été jouée, on a de nouveau commencé *Bertrand et Suzette*, mais aussitôt que Berger a paru les sifflets et les huées sont devenues si intenses que force a été aux artistes de quitter la scène.

Le commissaire de police de service a alors, après diverses invitations de rétablir l'ordre, cru devoir faire évacuer la salle, et il a agi, dans cette difficile position, avec un calme et une convenance que nous ne saurions trop louer. C'est ainsi que nous voudrions toujours que les dépositaires du pouvoir fussent faire respecter la loi et la tranquillité publique, tout en conservant la dignité qui convient à un magistrat, et en observant les égards dûs aux citoyens réunis pour une affaire de plaisir. Aussi, nul désordre n'a éclaté, et tout le monde s'est retiré sans murmure et sans tapage.

Quant à M. Berger nous croyons que ce qu'il a de mieux à faire est de renoncer à jouer aux Célestins, et de se contenter des applaudissemens mérités qui l'accueillent au Grand-Théâtre; agir autrement serait compromettre sa réputation pour quelque chose qui n'en vaut pas la peine.

— On a repris jeudi au Grand-Théâtre *les Rendez-Vous* de M. de Long-Pré et *Zampa*. Ce spectacle, l'un des plus beaux qui ait encore été donné cette année, n'avait pas attiré autant de monde qu'on aurait pu l'espérer. Cela tient moins au mérite de ces deux compositions déjà justement appréciées qu'à la profonde indifférence que montre aujourd'hui le public pour le Grand-Théâtre, dégoûté qu'il est avec raison des compositions pitoyables du répertoire, et de la solitude presque quotidienne de notre première scène. Que la direction y prenne garde! le public une fois chassé ne revient que très-difficilement, et la foule seule peut attirer la foule.

*Les Rendez-Vous* auraient fait plaisir s'ils avaient été mieux sus. Cossard et Velsch se sont pourtant fait remarquer, le premier par ce comique toujours franc et incisif qui est le cachet de son talent, le second par un excellent ton et une chaleur toujours adaptée aux situations qu'il doit rendre. Lecomte qui jouait le rôle de *Zampa* ne s'en est pas mal tiré, et M<sup>lle</sup> Otz a chanté avec goût le rôle de la Fiancée, elle a été même applaudie après la romance du premier acte, ce qui est à noter, car ces applaudissemens sont à peu près les seuls qu'ait obtenus l'ouvrage; la froideur du public a, du reste, influé malgré eux sur les artistes,

comme cela arrive toujours pour une grande composition, et l'exécution générale de *Zampa* a été un peu faible. Heureusement que les acteurs qui y jouent sont gens à prendre leur revanche quand ils voudront s'en donner la peine.

## Bulletin des Modes.

Les élégantes paraissent avoir adopté les coiffures à la grecque, lisses sur le front. Les cheveux du sommet sont relevés et forment dans le sens opposé une raie de chair qui offre l'image d'une calotte; le dôme est entouré d'une natte ornée de perles, et une touffe de fleurs scabieuses semble sortir épanouie des deux coques entr'ouvertes. Une flèche, lancée obliquement, traverse la tige d'où sort un collier de perles qui couronne le front.

On a vu des robes *dathia* avec une garniture en chinc hilla, coupée en forme de pélerine sur les épaules, allant en diminuant jusqu'à la ceinture, et repartant ensuite d'une largeur progressive jusqu'au bas de la jupe.

— M. me CHEVALIER, artiste attachée au Grand-Théâtre, a l'honneur d'informer le public qu'elle vient d'ouvrir à son domicile, place du Plâtre, n. 18, au troisième, un magasin parfaitement assorti en costumes de bal, dominos, habits de caractère, etc., etc. Tous ces costumes sont de la plus grande fraîcheur et de la plus grande élégance; les personnes qui autrefois faisaient à grands frais des déguisemens pour bals de société, pourront, cette année, s'éviter cette dépense en visitant l'assortiment de M. me Chevalier, où elles trouveront, à des prix très-modérés, tout ce qu'elles pourront désirer de plus riche et de plus fashionable en ce genre.

Les personnes des départemens auxquelles le Papillon a été adressé pour essai sont priées de vouloir bien renvoyer le présent N° dans le cas où elles n'auraient pas l'intention de s'abonner. Nous nous ferons un plaisir de considérer comme telles celles qui ne déféreraient pas à notre invitation, et nous les prions de nous faire passer, par la poste, le montant de leur abonnement.



## Charade.

L'homme trouve dans mon premier  
L'utile agent de sa pensée;  
Pièce de bois n'est mortaisée  
Que pour recevoir mon dernier:  
Le grand Louis pour mon entier  
Est l'ardeur la plus empressée.